

Ce sourire

Si je pouvais vraiment...

Le volcan rugirait moins fort.
La lave glisserait doucement
sur les rochers noirs du Sud sauvage.
La mer lèverait un souffle tiède sur nos joues,
et la cendre couvrirait nos peurs.

Mais je ne suis pas seule dans ce chaos.

Elle est là, debout,
immobile parmi la lave,
le regard fixe, brûlant de détermination.
Entre nous, la lave s'élève, hurle, retombe —
comme une bête vivante,
comme tout ce que nous n'avons jamais su dire.

Nous sentons ensemble chaque grondement,
chaque silence lourd comme une pierre,
chaque tremblement du sol qui nous ébranle.
Un écho sourd traverse nos cœurs,
une solitude qui danse entre nos âmes,
chacun portant son poids, séparé dans l'union,
et pourtant nous restons là,
au cœur de la tempête,
face au volcan et à la mer déchaînée,
écoutant le chaos comme un reflet de nos vies liées.

Je voudrais lui crier : « Viens ! »
Mais ma voix se perd dans le grondement.
Elle ne m'entend pas.
Ou peut-être qu'elle n'a plus la force.
Et moi non plus.

Bondié lé farser, murmure une voix au fond de moi.
Comme si le ciel riait encore
de nos prières brûlées dans la fumée,
nous laissant là,
entre feu et silence,
à choisir entre partir et rester.

Mais la solitude s'accroche, tenace,
même quand on est deux.
Et quelque part, je garde pour moi
la brûlure de mes larmes.

Sous les cendres, tout se brouille.
Je ne sais plus distinguer
le rêve du réel,

le passé du présent,
la prière du cri.

Et pourtant, un jour,
au milieu du souffle et des flammes,
il y a eu un sourire.
Fatigué. Tremblant.
Mais lumineux.
Un éclat minuscule, assez fort pour fendre la nuit.
Et ce sourire-là nous tient encore debout,
il fend la nuit comme une étoile,
et rappelle que malgré tout,
il y a quelque chose à chérir,
quelque chose pour lequel continuer.

Si je pouvais vraiment...
je ferais reculer le feu,
j'arracherais la douleur,
je forcerais le ciel à répondre,
jusqu'à ce que ce sourire
ne soit plus fatigue,
mais lumière pure.

Comment as-tu pu être aussi farser à ce point, Bondié ?
Tant d'années de silence...
comme si le ciel avait oublié nos prières.
Et pourtant, malgré tout,
nous sommes là :
ensemble, unis, brisés et vivants,
à veiller sous la cendre.

Nous faisons au mieux,
chaque souffle, chaque geste, chaque main tendue.
Le reste...
le reste ne nous appartient pas.

Si je pouvais vraiment...
peut-être que je ne changerais rien,
dirait ma sœur,
car dans ce chaos,
ce sourire
réchauffe nos cœurs épuisés.
Un rire qui, à travers la tempête,
nous rappelle que la vie continue,
et qu'il y a des choses qu'on ne peut pas perdre,
des choses qui nous poussent à avancer,
même après les pires cendres.